

JE MESURAI 1,71 m, JE PESAI 28 KILOS

Vingt et un mars 1944 ! J'avais dix-huit ans et demi ! Ce jour-là, les chemises noires italiennes mirent un terme à mon activité dans la Résistance en m'arrêtant. Le soir même, j'étais remis entre les mains de la Gestapo et retrouvais dans les caves de l'Hôtel Montfleury, à Cannes, une trentaine de jeunes et vieux, hommes et femmes qui avaient été arrêtés la veille !

Vingt et un mars 1944 ! Commencé pour moi un long, très long voyage dans un monde d'horreur, de souffrance, des morts. Le commencement de l'enfer !

Vingt et un mars 1944 L... Hôtel Montfleury... Prisons de Nice... puis Belfort. Le plus dur n'était pas encore fait.

De Belfort, ce fut le départ pour la Germanie, voyage de trois jours dans « les wagons plombés », sans une goutte d'eau. Nous avions chanté la « Marseillaise » au départ de France... Nos gardiens ne pouvaient nous le pardonner. L'arrivée à Neuengamme.

Parqués sur la place, nus, tondus, rasés entièrement, dépouillés de tout objet personnel. Le nom ? Il fallait l'oublier, car nous étions devenus des nombres. Qui devait se souvenir de Louis Samoggia ? Ici, j'étais le numéro 43 855 qu'il me fallut bien vite apprendre à dire et à comprendre en allemand.

Raconter toutes les horreurs, toutes les souffrances ? Comment est-ce possible ? La faim, le froid, le travail épuisant pendant douze heures... Les heures interminables debout, sur la place d'appel, sous la pluie, la neige, le vent glacial, pratiquement nus. Les coups... Les coups... toujours les coups.

La longue suite des jours... des mois. Des milliers de morts. Des pendus, des fusillés, des électrocutés... et ceux qui étaient donnés en pâture

aux chiens énormes et gras.

Les courtes, très courtes nuits où nous ne pouvions même pas trouver le sommeil, le corps trop douloureux de faim et de fatigue.

Les transports à 60, 80, 100 « bagnards » dans les wagons à bestiaux.

Puis, un dernier départ, à pied celui-là. J'étais à Hanovre à cette époque. Les troupes anglaises étaient très proches et il fallait libérer le camp. Des jours de marche, des kilomètres. Peut-on imaginer une longue file de cadavres debout ? Les S.S. abattaient tous les attardés. Les camions suivaient et ramassaient les morts.

Bergen-Belsen ! Il fallut tout d'abord sortir tous les morts qui s'entassaient dans les blocks pour faire la place pour les vivants qui arrivaient. Des cadavres par milliers qu'il fallait mettre dans d'immenses fosses après les avoir traînés sur un kilomètre. Dans ces fosses, j'ai mis des camarades, des amis, des hommes, des femmes et des enfants. Je n'oublierai jamais ce petit corps, un bébé de quelques mois, qu'il me fallut jeter dans cette fosse. Où était sa maman ? Vivait-

elle encore ? Dans quel trou avait-elle été jetée ?

Quinze avril 1945. Les troupes alliées entraient dans le camp, mais pour nous, ce n'était pas encore terminé. Le poison dans la dernière soupe et dans l'eau achevait les survivants. Du 15 avril au 12 mai, 13 800 morts à Bergen-Belsen.

Je me suis couché le 17 avril. Pour moi aussi, c'était la fin. J'étais épuisé, mes nerfs lâchaient. Pourtant, le 3 juin 1945, je puis revoir la France et le 24 juin 1945, j'étais de retour à Antibes. Je n'avais pas encore 20 ans. Je mesurais 1,71 m, je pesais 28 kilos et mon corps n'était que plaies.

Je ne devais pas rester longtemps à la maison, mon état réclamant des soins urgents. Six ans de sanatorium, treize hospitalisations, plusieurs opérations et je suis encore là, vingt ans après, alors que tant et tant de déportés sont morts depuis leur retour, faute de soins.

Louis SAMOGGIA,

Déporté politique,

à Neuengamme

Wattumstad,

Hanovre, Bergen-Belsen

Matricule 43 855

